

Vous avez dit : «inappropriée» ?

Le sexe en Occident est en train de vivre un moment décisif. Par la grâce d'une justice intempestive et sauvage, d'un président au sexe bien accroché, de jeunes femmes qui en pincet pour le lieu où s'exerce «la plus grande puissance mondiale», de médias branchés, de populations intéressées, une scène s'est constituée sur laquelle un épisode décisif vient de se jouer.

«Viens chéri(e), ayons une relation inappropriée» : telle est la formule dont chacun est désormais invité à user pour la proposition en question. Ce fut donc celle de Bill Clinton ce 17 août 1998, à la faveur d'une circonstance juridique spéciale qui lui interdisait d'appeler «sexuelle» une relation qui certes l'était. Heureuse conjoncture ! Il ne reste plus à chacun qu'à trouver un autre ton, qu'à délaissier les regrets, la contrition (vraie ou feinte peu importe), qu'à mettre dans cette relation inappropriée (*not appropriated*) toute la joie sans laquelle le sexe est, comme disait Renaud Camus, une «branlade», pour que le dire soit presque parfaitement ajusté à la chose.

On a traduit : relation «qui n'était pas convenable», ou «déplacée». Ce qui escamote quelque peu le problème. «Inappropriée» convient mieux pour désigner le vide dont il s'agit. Inappropriée pose de soi-même la question : «Impropre, par rapport à quel propre, voire à quelle propreté (c'est le mélange des deux, du propre et de la propreté qui a produit la contrition) ?».

Mais à quoi donc la sexualité du mammifère humain serait-elle propre ? Les réponses ne manquent pas. Seulement voilà, elles sont toutes bouffonnes. A la reproduction ? Si c'était le cas, ce mammifère devrait baiser comme l'éléphant, deux trois fois tous les deux ans, et la pastorale chrétienne n'a d'ailleurs pas manqué de vouloir régler le comportement de ses brebis sur cet idéal éléphantique. Propre au plaisir ? Mais si le plaisir est diminution de tension, ainsi que le voulait Freud, manifestement, il y a problème : le sexe, ça tend.

Mais a-t-on raison de se demander : «Impropre... à quoi ?» Justement, Clinton ne le disait pas, même si son énonciation et le contexte suggèrent bien des réponses. Impropre, un point c'est tout, telle fut, pris littéralement, son dire. Il n'y a en effet, rien à mettre à cette place, pas même le rien qui permettrait de dire que le sexe est ce qui est propre à rien.

Ce rapport impropre-un-point-c'est-tout, ce rapport sans complément d'objet, est donc aussi un rapport impropre au rapport. Pour dire quelque chose d'aussi pertinent, il aura fallu que Clinton fasse comme Socrate, laisse l'initiative du dire à une femme. Ce fut Diotime pour Socrate, Hillary pour Clinton (elle aurait rédigé une partie de son intervention). Ce qui n'a pas empêché qu'elle soit cavalièrement mise à sa place dans cette affaire de sexe, à savoir dans le public (pour confirmation, relire la déclaration). Le public, dans le sexe, est en effet essentiellement présent. Que chacun interroge sa «scène primitive» !

Il y a de cela bien longtemps, Lacan avait tenté de faire remarquer qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Mais Lacan n'était pas, comme Clinton aujourd'hui, comme les rois à l'époque, le porteur de «la tige antique», celle de la vigueur de laquelle dépendait la fertilité du royaume, celle qui fit défaut au «roi sommeil» Louis XVI et que la Révolution, par un «transfert séminal» allait tenter de remettre en jeu au niveau des «droits» de l'homme (cf. les travaux d'Antoine de Bæcque). La continuité, en dépit de cette Révolution, va jusqu'à la revendication d'une vie à l'abri du public, qui était celle de Louis XVI et de Marie-Antoinette avant d'être celle de Clinton.

Hormis ce léger parfum de scandale qui ne faisait qu'agrémenter le malentendu (on a cru comprendre qu'il disait que nul jamais ne baisait), l'énoncé de Lacan était sans doute

trop perturbateur pour qu'on consentît à en tirer les conséquences : — «Alors, comme ça, vous nous dites que même le phallus ne fait pas lien entre homme et femme ? Vous plaisantez ! Révissez vos classiques ! Nous n'allons tout de même pas mettre en question notre si commode bisexualité, nous interdire d'appeler "homme" celui qui, à nos yeux, est un homme, ou "femme" celle qui en a l'allure et les insignes.

En attendant, l'acte sexuel gardait son opacité. Un peu comme, à l'époque, la caméra se détournant discrètement vers les feuillages de la fenêtre tandis que le spectateur était invité à imaginer, ou prié de ne pas imaginer, ce qui allait se passer. Libération sexuelle oblige, la caméra aujourd'hui s'attarde parfois sur les corps enchevêtrés. Mais on n'en apprend pas davantage ! On n'est pas mieux renseigné ! On est toujours aussi berné, floué, privé de la révélation attendue. Se tournera-t-on alors vers les théoriciens du sexuel ? Non pas les sexologues, qui en sont à déclarer que la sexualité de chacun est un «patrimoine». Allez donc faire l'amour avec un patrimoine ! Mais que dit-on, du côté des psychanalystes, de ce qui fait qu'alors que la tension monte monte monte, à un moment donné, le meilleur, patatras, le sommet du sommet devient subito le point de départ d'une brusque dégringolade ? Pourquoi le phallus se dérobe-t-il au sublime moment ? Et comment, ainsi que cela se produit par exemple dans le rêve, peut-il y avoir orgasme sans l'intervention charnelle d'un partenaire ? Comment se fait-il que, chaque nuit, des millions de phallus soient en érection alors que leurs porteurs sont dans les bras de Morphée, que les érections soient donc, la plupart du temps, à la fois sans viagra et vaines ? Sait-on comment intervient, dans la production de la satisfaction, celle du partenaire ? Rend-on compte du fait que la «période réfractaire», où le désir semble s'être évaporé, varie de quelques secondes à plusieurs dizaines d'années, voire à toute une vie ? Sait-on pourquoi, ainsi que le disait Leo Bersani en ouverture d'un article retentissant (*Le rectum est-il une tombe ?*), le grand secret du sexe c'est que «*People don't like it*» ? Que veut dire la spéciale misère sexuelle dans ce qu'on appelle les psychoses ?

Foucault lui aussi avait comme préparé le terrain pour l'intervention de Clinton. On sait sa participation aux combats des «homosexuels» pour se dégager de la bio-norme. Le groupe concerné allait-il se trouver un autre sol pour une autre identité, qui permettrait de parler tranquillement d'un rapport homo-sexuel, du même au même ? Justement, il n'y parvint pas absolument, comme en témoigne la suite des noms censés le désigner : homosexuel, *gay*, *queer*, etc. Contre certains de ses membres, Foucault défendit d'arrache-gai-pied (doit-on dire – puisqu'il créa ce titre), la conception selon laquelle il n'y a justement pas à trouver ou inventer un trait identificatoire commun. A propos des mouvements de libération sexuelle (*Dits et écrits*, T III, p. 677) il déclarait en effet : «*Le but fondamental qu'ils se proposent est digne d'admiration : produire des hommes libres et éclairés. Mais justement le fait qu'ils se soient organisés selon des catégories sexuelles – la libération de la femme, la libération homosexuelle, la libération de la femme au foyer – est extrêmement dommageable.*».

Pourquoi ce refus était-il si important ? Pourquoi est-il, de même, si décisif aujourd'hui, en psychanalyse, de s'interdire de parler d'une «sexualité masculine» ou «féminine», de «bisexualité», ou encore de «la différence sexuelle», comme si ceci, tout bonnement, existait ? Lacan répondait : «Parce que c'est déjà engager le problème que l'on veut traiter d'une manière qui le rend insoluble». En effet, ce faisant, on postule l'existence d'un rapport sexuel, ne serait-ce que sous la forme d'un rapport inter-signifiant entre «homme» et «femme» ; or un tel postulat est un abus, un abus sexuel.

Foucault donnait la même réponse, à un degré supérieur de généralité. La sexualité, dit-il, s'accommode fort mal de l'identité. Et on imagine son rire à entendre d'aucuns se pencher gravement sur les problèmes d'«identité sexuelle». Comment faire en sorte que cette épouvantable identité n'occupe pas le terrain du sexuel ?, telle était plutôt sa question. Foucault poussa très loin dans le sens de produire une solution : jusqu'à imaginer pour

demain, avec Artaud, Deleuze, Guattari, une sexualité débarrassée du souci du pénis, du vagin, de l'orgasme.

C'est même au sexe que la sexualité est inappropriée !

Jean Allouch

Jean Allouch, psychanalyste, dernier ouvrage paru : La psychanalyse : une érotologie de passage, Cahiers de L'unebêvue, Paris, EPEL, 1998.